

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Fragile et invincible Julia
La Facilité du jour, de Lise Lacasse

Gabrielle Poulin

Numéro 25, printemps 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39463ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poulin, G. (1982). Compte rendu de [Fragile et invincible Julia : *La Facilité du jour*, de Lise Lacasse]. *Lettres québécoises*, (25), 18–20.



Fragile et invincible Julia

La Facilité du jour¹, de Lise Lacasse

« Une bouffée de douceur, une ondée de délicatesse qui me cajole, m'enveloppe, me permet de flotter entre ciel et terre. » (P. 28.)

Quelque temps avant sa mort, Gabriel, le mari de Julia, avait abattu des arbres au sommet d'une butte, face à la mer. Là, entre la montagne et l'eau, il voulait bâtir un pavillon de verre en forme de boule et l'offrir à sa toujours bien-aimée. « Regarde autour de toi, voilà exactement ce que tu apercevras de l'intérieur du pavillon », disait Gabriel à Julia, lorsqu'il l'amenait en promenade jusqu'à ce lieu d'élection. Gabriel n'a pu tenir sa promesse. À Julia, il n'est plus resté, pour y « coller [son] âme vide », qu'un « grand espace blanc, aussi vide », où elle a espéré mourir pour de bon.

C'est sur ce grand espace blanc, comme sur sa page ouverte, en attente, que Lise Lacasse s'est penchée, avec un infini respect, pour écouter battre l'angoisse d'une femme arrachée de son centre, condamnée à la solitude par ceux-là mêmes qui prétendaient l'entourer de leur présence. Cette femme tendre et vulnérable a gardé, à soixante-sept ans, dans un corps qui a perdu souplesse et endurance, la même soif de vie et d'amour qu'elle avait à vingt ans. Courir, s'asseoir par terre, partir à l'aventure, se laisser caresser

par l'eau et par le vent, se faire belle, puis se perdre dans la foule, est-ce encore possible sans provoquer le scandale d'une société qui a décidé, une fois pour toutes, que vieillesse et impuissance sont synonymes et que, à partir de soixante-cinq ans, tout le monde est vieux ?

Dans son premier livre, *Au défaut de la cuirasse*², paru en 1977, Lise Lacasse avait fait la preuve déjà de sa capacité d'attention aux êtres, de sa finesse d'intuition et de la variété comme de la richesse de son inspiration³. Tout en respectant les lois du genre, chacune des douze nouvelles de ce recueil contenait en germe un univers romanesque. Il y avait là des enfants dont la révolte était sur le point de trouver son nom et son chemin ; des femmes déchirées entre la dépendance et la lucidité ; des vieillards, vivants, à qui l'on avait enlevé toutes leurs raisons de vivre. Maintenant que *la Facilité du jour* est publiée, l'on ne peut qu'admirer la force et la discipline qu'il a fallu à cette romancière-née pour soumettre d'abord sa voi(x)e aux lois de retenue qui régissent la nouvelle. Cette première expérience a donné à la littérature



québécoise l'un de ses meilleurs recueils de nouvelles⁴ et appris à l'écrivain à concentrer ses énergies. La puissance du verbe créateur n'a pas souffert d'être contenue temporairement ; l'imagination, elle, en catimini, explorait son domaine. Aujourd'hui, imagination et écriture se déploient. À l'aise. Tout semble donné à l'auteur de *la Facilité du jour*.

Fragile Julia !

Non seulement, Julia n'a-t-elle pas pu se réfugier dans sa « boule de verre », mais il lui est encore interdit de s'enfermer dans sa maison, là où elle garde tous ses souvenirs et peut voir et sentir vivre son village, recevoir les amis de Gabriel et les siens, son beau-frère Étienne, le curé, et, annuellement, pour les grandes vacances, l'un ou l'autre de ses petits-fils. Quand le roman commence, Gilles, ce petit-fils qui ressemble tellement à Gabriel, annonce à « ma mie » que lui et son père sont venus la chercher pour l'été. Comme ça. Sans la consulter d'abord. Patrice adore sa mère, n'est-ce pas ? Maintenant que Gabriel est mort, c'est lui le chef et l'amant. L'homme d'affaires qu'il est devenu sait mieux que tout autre ce qui convient au bonheur de Julia. Et au sien. Il a tout prévu. Le camion attend devant la porte pour le déménagement du mobilier de la chambre à coucher. Le jour, Julia sera entourée de son fils unique, de sa bru, de ses deux petites-filles et de son petit-fils ; la nuit, elle aura l'impression de s'endormir dans sa propre chambre. Julia serait bien ingrate de refuser cet arrangement. Elle tremble, elle a peur de l'inconnu ; elle s'ennuie déjà de son monde, mais elle accepte. Ce que Patrice ne sait pas cependant, c'est que sa mère commence dès ce moment de leur rapprochement à s'éloigner de lui. Secrètement, avec infiniment de délicatesse, elle unit ses mains à celles de son Gabriel et tous deux fabriquent, dans l'âme de la survivante, la maison de verre inaccessible où ils pourront vivre ensemble à toute heure du jour et de la nuit, rassemblant un à un les souvenirs du passé pour prendre le temps, maintenant que rien ne peut les atteindre, de les savourer. Désormais, pour Julia la chronologie ne saurait plus avoir de consistance, ni d'importance. À mesure

que la longueur de son souffle et de ses pas diminue, que les battements de son cœur perdent leur régularité, ils ne sont plus d'aucune utilité pour mesurer adéquatement son temps. Au contraire, dans son univers intérieur, dans sa boule de verre, elle retrouve la fraîcheur de sa jeunesse et de l'amour de Gabriel. Elle s'habille de velours, elle court, elle danse, elle rit. On lui avait promis de l'entourer. Patrice rêvait de lui offrir une « seconde vie, plus exaltante, plus précieuse que la première ». De la conduire dans les musées, les librairies, chez les disquaires, à l'université . . . Angèle et les enfants voulaient s'initier sous ses ordres à la culture du potager . . . À peine Julia est-elle arrivée, dans cette famille où elle perçoit très vite la mésentente des époux, que chacun reprend ses activités coutumières sans se préoccuper de la solitude de l'invitée. Julia est seule du matin jusqu'au soir, dans une maison inconnue, dans une banlieue étrangère. De temps en temps, Bernadette, la plus jeune de ses petits-enfants, qui est souvent laissée pour compte par les aînés, accepte d'être consolée par Julia qui alors oublie tout, pour entrer dans l'univers des jeux et du rire de la petite. Aussitôt consolée, Bernadette abandonne elle aussi sa grand-mère et court vers ses plaisirs d'enfant, où une Julia exténuée ne peut plus la suivre.

Cet été, dont tous les jours tardent à s'écouler, vides, lancinants et monotones, Lise Lacasse, avec habileté, le concentre dans une journée et dans un chapitre, le quatrième. C'est Julia qui parle, de son réveil à son coucher. Elle décrit le monde extérieur à mesure qu'elle le découvre, et la vie quotidienne des gens chez qui elle vit. Lise Lacasse a réussi à créer l'impression que cette journée est interminable. Elle a rendu palpable, à travers le monologue de Julia, chacune des secondes de son ennui, qui a atteint, dès ce premier jour de l'exil, son paroxysme. Les phrases de Julia sont courtes, heurtées, trahissent son essoufflement. Des propositions sont juxtaposées ; le rythme répétitif, presque obsessionnel, soutient les énumérations de gestes, d'attitudes, de sensations. Julia s'accroche des deux mains aux barrières invisibles qui la séparent du cauchemar. À chacun de ses mots, on croit entendre le piétinement des secondes. Julia tourne en rond



Lise Lacasse

dans sa cage fermée. Les vivants se dérobent, se tiennent hors de son atteinte. Julia ne devient pas folle ; c'est le monde qui, en refusant de répondre à son appel, s'enfonce dans l'irréalité. Un hiatus se crée entre l'univers des autres et la conscience de Julia, entre l'univers même du roman et cette *héroïne déplacée*, engagée dans une action qu'elle n'a pas voulue. Julia refuse de chercher en dehors d'elle-même un centre à sa vie, comme toutes ces ombres qui la frôlent et, du même mouvement, s'éloignent d'elle ainsi que des chauves-souris. Au soir de cette journée désespérante, les ombres s'assemblent autour d'un agneau qui rôtit sur la broche. Tout le village fête l'arrivée de Julia. Seule Julia, sans doute, connaît le sens secret de cette immolation et le présage qu'elle contient. Fragile Julia dont l'inconscience de son fils et de la société prépare la mort. À petit feu.

Invincible Julia !

Des jours et des jours ont passé. Julia n'a fait que rêver « au moment où il sera décent d'annoncer son départ ». En attendant, elle a envie de se se-

couer, de partir à l'aventure. Elle se sent jeune tout à coup comme le matin qui se lève. Il lui faut éprouver cet instinct de vie qui la bouleverse. Oh ! elle n'ira pas loin. Au-delà de cette ligne d'arbres, seulement. Il lui suffira de traverser le pré, d'explorer quelques sentiers. Quand elle reviendra, chacun se sentira réconforté de son propre réconfort. Ce que Julia n'imagine pas, c'est qu'on perd vite le sens de l'orientation quand on n'a plus pour se guider la voix et le parfum de la mer comme dans sa lointaine Gaspésie. La promenade de Julia tourne au cauchemar. La banlieue tranquille devient hallucinante avec ses façades identiques, ses rues enchevêtrées qui forment un véritable labyrinthe. Quel dieu fou a donc inventé ce pays menaçant ? L'univers entier s'acharne à la perte d'une vieille femme fantaisiste qui refuse de se plier à ses lois. Fantaisiste ? Après cette équipée, qui aurait pu être fatale, Patrice décide de faire surveiller sa mère. On le convainc du caractère sénile de certains de ses comportements. Julia se tait, accepte la surveillance, les visites au psychiatre. Elle sait qu'elle finira par vaincre, qu'elle retournera chez elle un jour, qu'elle vit et qu'elle vivra.

Avant d'entreprendre une nouvelle tranche de sa vie, comme on entre dans une seconde jeunesse, Julia devait être soumise à rude épreuve. L'été qui a suivi la mort de Gabriel et la mise à la retraite de l'institutrice a pris toutes les apparences d'une initiation. Soudain « la facilité du jour » a été compro-

mise. Rien ne saurait plus être simple maintenant. On a fait mourir la Julia-de-Gabriel, à petit feu. Au-dessus de ses cendres, comme « au-dessus d'un nid de coucou », chacun a pu voir le vol plané d'un grand oiseau... Folie ? Liberté ? Espérance ? Lise Lacasse a suivi sa Julia parmi les ombres. Elle a collé son oreille aux parois de sa prison de verre et lui a fait le don de son écriture et de sa voix. Mais n'est-ce pas plutôt Julia, l'invincible, qui a investi l'univers toujours en gestation de la romancière, qui s'est emparée de son écriture pour en faire, avec ferveur et acharnement, l'instrument de sa propre résurrection.

L'on peut se demander, dans ce contexte, si les incursions de Patrice dans le monologue de sa mère sont justifiables. Si elles ne constituent pas une faiblesse dans la technique à la fois simple et efficace de ce roman. Patrice, il est vrai, ne se gêne pas pour intervenir dans la vie de Julia. Véritable repoussoir de sa mère, son double noir, il tâche de faire coïncider les rêves de celle-ci avec les siens. Mais, tandis que les rêves de Julia, tournés vers le passé, ont la fécondité des racines, les rêves du fils, tendus vers l'avenir sont impuissants et stériles. Patrice est vieux de toutes ses désillusions ; Julia a la jeunesse d'une vie qui a connu la mort et qui l'a vaincue.

La Facilité du jour ? Un beau roman. Fort. Lucide. Tendue. Vibrant. Sans compromission. Un roman simple

aussi, écrit dans une langue limpide et ferme. Se tenir, à la fois, dans le temps et au-dessus du temps ; connaître assez les formes modernes et avoir assez conscience de ses propres dons pour pouvoir paisiblement, sans prétention, défier les modes ; accueillir en soi et dans l'espace blanc de l'écriture des êtres qui menacent sa propre tranquillité en s'emparant totalement de l'univers qu'on croyait préservé, tels sont quelques-uns des défis que Lise Lacasse a relevés dans *la Facilité du jour*. Aussi, pour la romancière, comme pour Julia, toute la vie est-elle à venir. Toujours à recommencer. □

1. Lise Lacasse, *La Facilité du jour*, roman, Montréal, les Éditions Bellarmin, 1981, 286 p.
2. *Au défaut de la cuirasse*. Montréal, Quinze, 1977, 179 p.
3. « La Poupée gigogne », dans G.P., *Romans du pays, 1968-1979*, Montréal, les Éditions Bellarmin, p. 157-160.
4. En 1979, Lise Lacasse a reçu le Prix littéraire Benson & Hedges de la nouvelle pour « Sunshine State ». En 1980, une autre nouvelle du même recueil ; « Le sang coule vers l'amont », a été traduite en anglais sous le titre « Maryse », par Ms. France Morgan, pour le numéro 34 de *Canadian Fiction Magazine*.

«Il est surtout question pour moi d'entendre une femme parler avec passion d'une autre femme, qu'elle me fasse découvrir sa passion et sa connaissance.»

Pol Pelletier

228 pages
illustré
prix en librairie: 15,95 \$



LES ÉDITIONS DU REMUE-MÉNAGE

Mon héroïne

Les Lundis de l'histoire des femmes an I

Conférences du théâtre expérimental Montréal 1980-81

Préface de Pol Pelletier

Marie Cardinal	Louise Michel
Gloria Orenstein	Gertrude Stein
Armande St-Jean	Adrienne Rich
Françoise Berd	Marthe Blackburn
Michèle Jean	Idola St-Jean
Jovette Marchessault	Alice Guy
Nicole Brossard	Djuna Barnes

les éditions du remue-ménage